

dans les environs. De temps à autre, il monte à Québec, par exemple, lorsqu'il fait partie du comité d'accueil de six Iroquois à Sillery en 1662. Il est nommé supérieur du Cap en 1665 et il s'applique à instruire les Montagnais et les Algonquins qui désirent se faire baptiser. A l'occasion, il reçoit les personnages de note qui y passent. Il sèche même quelques larmes aristocratiques: en 1666, Daniel Rémy de Courcelle, en revenant de sa campagne manquée chez les Agniers, se jeta dans ses bras: "Mon Père, je suis le plus malheureux gentilhomme du monde et c'est vous autres qui êtes la cause de mon malheur!" Ce n'était pas la première ni la dernière fois que les Jésuites servaient de boucs émissaires. Le marquis de Salières, colonel au régiment de Carignan-Salières rejeta nettement le blâme sur le gouverneur qui avait négligé de fournir à ses hommes les vivres et les vêtements d'hiver nécessaires à une telle expédition.

Cette même année, il fut question d'envoyer les Pères Frémin et Raffeix chez les Gougoiens. Comme la Nouvelle-France est alors assez puissante, le marquis de Tracy projette d'envahir le canton agnier avec mille ou douze cents hommes. Les deux missionnaires durent attendre l'issue de la campagne.

L'été suivant, Agniers et Onneiouts envoient une am-

bassade au gouverneur de la Nouvelle-France pour demander la paix. Des Trois-Rivières, le Père Frémin les accompagnera jusqu'à Québec. Au fléchissement rythmique des muscles de leur larges épaules bronzées, les canots d'écorce dévorent les milles jusqu'à leur arrivée au chef-lieu du pays. Le marquis de Tracy leur souhaite solennellement la bienvenue, les écoute avec attention et acquiesce à leurs demandes: dans sa bonté il est prêt à leur laisser leurs terres, encore qu'il puisse facilement les ruiner; bien mieux, il leur donnera les missionnaires qu'ils réclament.

A la suite de cette décision, les Pères Jacques Frémin et Jean Pierron reçoivent leur obéissance pour Agnier; le Père Jacques Bruyas, pour Onneiout. François Poisson et Charles Bocquet, ce dernier un vétérans de Sainte-Marie de Genentaa, les accompagneront. Avant leur départ, le 6 juillet 1667, Monseigneur de Laval tient à bénir les trois jésuites avec les ambassadeurs iroquois.

Ils descendent le fleuve jusqu'au Richelieu; ils parcourent ce second fleuve jusqu'à l'entrée du lac Champlain. La crainte des Loups, ennemis acharnés des Iroquois, les retient au fort Sainte-Anne jusqu'au 22 septembre. Puis ce fut un nouveau départ. Chaque matin, les trois jésuites se mettent à



La petite Tekakwitha prend soin des Pères.

ramer avec les autres comme de véritables forçats — un métier qu'aucun d'eux n'avait pratiqué jusqu'alors. Le lac est dangereux. A cette époque, plusieurs Européens s'y étaient déjà noyés.

Parvenus à la pointe sud de cette grande étendue d'eau, les Indiens y font halte et ramassent sur le bord de l'eau des pierres à fusil presque toutes taillées. En même temps, ils rendent hommage à une nation d'hommes invisibles qui habiteraient dans le fond de l'eau et s'occuperaient à préparer ces pierres pour les passants pourvue que ces derniers leur rendent leurs devoirs par des offrandes de tabac. D'après les Indiens, ces êtres mystérieux

vont en canot comme les Iroquois, et quand leur grand capitaine se jette à l'eau pour entrer en son palais, il fait un si grand bruit qu'il effraie tous ceux qui ne connaissent pas ce génie et ses petits hommes.

Après quatre-vingt-dix milles de plus de trajet, Iroquois et Français atteignent la première bourgade agnière, Gandaouagué. L'oncle de la vénérable Kateri Tekakwitha, grand sachem de l'endroit, les accueille au nom de tous les notables. Il les confie ensuite aux soins de sa petite nièce au visage grêlé, que tous trois devaient retrouver au cours des années.

Le Père Frémin ne traînait pas. A peine la cérémonie